

— Je reconnais que vos dieux sont grands, fit le monarque avec conviction.

— Ils commandent à tout, répondit le chef blanc.

— Même aux nigauds, murmura Criquet entre ses dents.

Cependant les naturels avaient fait cercle autour de l'oiseau bleu, et le contemplaient dans un ravissement manifeste.

Le roi négre surtout ne pouvait en détacher ses regards.

— Puis-je vous demander une faveur ? interrogea-t-il.

— Faites, répondit de Sambry.

— Nous serait-il permis de garder ce talisman ?

— Vous-y tenez donc ?

— Beaucoup, et je le garderai dans mon temple, pour la gloire des fétiches blancs. Cela porte bonheur.

De Sambry échangea un regard avec ses amis, qui en comprirent la signification.

— Nous vous l'offrons comme présent et comme gage de fraternité, fit-il.

— En retour je vous accorde l'hospitalité la plus large, fut la réponse.

Et, plein d'une satisfaction exubérante, monarque et sujets se mirent à danser une sarabande autour de la victime ailée, et ce à la grande joie des explorateurs.

— Le quadrille naturaliste africain, observa Criquet.

XXV

L'INFLUENCE DE L'OISEAU BLEU

Entretiens, fort de la parole de l'indigène, de Sambry avait donné ordre de dresser les tentes au milieu même du village.

Les chariots loués aux négres furent déchargés, et, après cotisation de la redevance convenue, renvoyés à leurs propriétaires avec les quelques hommes qui les avaient conduits.

Le soir tombait et il était rationnel que l'on songeât au souper, car les estomacs des voyageurs étaient passablement creusés.

Aussi la construction des demeures marchait-elle à merveille pendant que les habitants du village, accourus jusqu'au dernier, continuaient leurs exercices chorégraphiques, à l'intonation de l'oiseau bleu.

Les Européens, pendant qu'ils surveillaient les travaux, se prirent à causer des singularités de la vie africaine.

— Voilà un oiseau qui nous rapporte, dit le chef blanc.

— Grâce à lui, pas de hongo à payer, répondit sir William.

— Nous voici reçus comme des princes, ajouta Criquet.

— Mais cette fois ce n'est pas par votre intermédiaire, fit sir Darly.

— Il ne faut pas que ce soient toujours les mêmes qui s'exhibent.

— Ce qui me fait venir à l'idée une réflexion.

— A mon égard ?

— Parfaitement.

— Dites hardiment laquelle.

— C'est qu'un simple oiseau a le même pouvoir que vous. Criquet ne sut s'il devait rire ou se fâcher.

Il ne se fâcha pas : il rit.

— Vraiment, dit-il ; l'oiseau bleu et moi, nous descendons peut-être des mêmes ancêtres.

— C'est probable, et je vous en fais mon compliment.

— Trop d'honneur, conclut le Bruxellois, d'un ton railleur.

Pourtant les tentes s'élevèrent bientôt toutes larges, et déjà Catherine, un peu fatiguée par le cahotement des véhicules, avait pris place dans l'une d'elles, avec Nkéré et Paul.

Les autres explorateurs imitèrent leur exemple, alors qu'on entendait toujours les chants de victoire des indigènes retentir à l'extérieur.

— Si nous mangions ? demanda de Sambry.

— Je vous avoue que je meurs de faim, répondit Henri.

— Et moi je n'ai plus d'appétit, à force d'en avoir trop, ajouta Criquet, qui tenait à placer son mot en tout.

— Dans ce cas, allons-y.

Le couvert fut mis et l'on se rangea, lorsque Mwama annonça la visite d'une négresse.

— Fais entrer, dit le chef.

— Une prétendue pour sir William, fit Criquet.

— Ce n'est assurément pas pour vous, grémela l'Anglais.

— Moi je ne prendrai de fiancée qu'après avoir découvert mon empire de Waouta.

— Eh bien, mon ami, vous risquez fort, dans ce cas, de ne devoir jamais en prendre.

Criquet ne fut pas flatté du compliment. Il n'entendait pas que l'on touchât, en quelque façon que ce fût, aux droits qu'il pensait

avoir sur son pays imaginaire, et il allait engager à ce sujet une polémique avec sir William, lorsque fort heureusement la visiteuse fit son entrée.

C'était une robuste indigène, dans toute la sève de l'âge, aux traits relativement agréables, et dont le cou, les bras et les jambes étaient ornés d'une multitude de colliers et de bracelets.

Elle portait dans les bras une superbe chèvre, qui, de prime abord, excita la convoitise de Criquet.

Elle expliqua qu'elle était une des femmes du monarque, dont elle venait déposer aux pieds des explorateurs, les hommages.

Par ordre de son royal époux, elle avait pris sa plus grasse chèvre pour l'offrir en cadeau aux serviteurs du grand fétiche blanc dont le pouvoir avait délivré la contrée de l'oiseau mangeur de bananes.

Avec une volubilité de paroles peu commune à ses congénères, elle fit savoir que les voyageurs pouvaient se considérer, sur son territoire, comme frères des indigènes, et qu'ils n'avaient qu'à disposer du village et de ses habitants.

Ce petit discours plût énormément à l'auditoire, surtout à Criquet et sir William, qui étaient sur le point de l'applaudir ouvertement.

— Quels flots d'éloquence ! s'écria le Bruxellois.

— Il est de fait qu'elle parle facilement, répondit l'Anglais.

— Nous l'enverrons aux Chambres africaines.

— Tiens, Criquet, une idée !

— Oui ?

— Quand vous serez empereur de Waouta, vous pourriez faire de cette négresse, votre chef de cabinet.

— Jamais, mon ami !

— Pourquoi non ?

— Je ferai cet office moi-même.

— Vous serez roi et ministre ?

— C'est décidé.

— Un gouvernement de centralisation alors ?

— Comme vous dites.

— Ce sera du propre !

Et sans l'intervention de de Sambry, les deux voyageurs se fussent repris à leurs éternelles discussions.

— Trêve de dissertations politiques, fit le chef. Nous avons d'autres chats à fouetter.

Il répondit aux paroles de la négresse, en l'assurant de leurs

sentiments amicaux à l'égard des frères noirs ; et, à l'appui de ses dires, il offrit en présent à la femme du monarque, quelques verroteries et un petit miroir.

A la vue de ces magnificences, la déléguée eut un cri de surprise et se jeta sur les objets, avec un empressement des plus vifs.

Après quoi, elle disparut, sans même saluer la compagnie.

Les explorateurs ne s'amuserent pas peu de ce départ expéditif, qui confirmait bien, en son entier, le caractère des peuplades sauvages.

— C'est étonnant, ils se ressemblent tous, dit le chef.

— L'amitié contre remboursement, fit Criquet.

— C'est égal, nous voici en bonnes relations avec ces gens.

— Allons-nous donc rester longtemps ici ? demanda Harris.

— Longtemps n'est pas le mot. Voici mon plan : Comme nous voulons combattre les négriers, nous profiterons de nos bons rapports avec les habitants de ce village, pour en obtenir des renseignements précis. Demain nous leur causerons sur ce point, et suivant ce qu'ils nous apprendront, nous tracerons notre itinéraire.

— Très bien ! Très bien ! s'écrièrent tous à la fois.

— D'accord, alors ?

— D'accord.

— Pour le moment, allons-nous coucher.

On se mit en devoir de se rendre à cette invitation qui, du reste, plaisait à tout le monde ; et bientôt le silence à l'intérieur des tentes n'était plus troublé que par la respiration bruyante des dormeurs.

Comme de coutume, on avait place devant le campement, des veilleurs, mais cette mesure était absolument superflue, car toute la nuit durant, une tranquillité ininterrompue régna dans le village.

Les premiers rayons d'un gai soleil mirent les explorateurs sur pieds.

La satisfaction se lisait sur tous les visages, ce qui était l'effet d'un repos bien rempli et réparateur.

— J'ai dormi comme une marmotte, fit Criquet.

— Et moi j'ai rêvé de l'oiseau bleu, répondit sir William.

— Au fait, c'est votre droit.

— Pourquoi ?

— Parce que c'est vous qui l'avez tiré.

— La belle avance.

— C'est toujours cela.

— Ce qui ne m'empêche pas d'avoir eu le cauchemar.

— Voyons, racontez-nous cela.

— Figurez-vous que....

De Sambry coupa court à ce bavardage.

— Voyons, mes amis, dit-il, nous causerons plus tard de ces affaires.

Pour le moment, déjeûnons et allons trouver le monarque noir.

— Mais alors j'aurai oublié la majeure partie de mon rêve.

— Vous en ferez un autre.

— Ce ne sera plus le même.



C'ÉTAIT UNE ROBUSTE INDIGÈNE, ETC. (P. 303.)

— Soit.

— Eh, eh ; puisque vous en faites par douzaine, sir William, conclut Crique.

— En effet, répondit l'Anglais distraitemment.

On déjeûna copieusement.

Le repas terminé on s'éparpilla quelque peu.

Catherine, accompagné de Nkéré, s'en alla faire un tour dans le village. Sir William avec Mwama prirent leur fusil et résolurent de chasser un brin, tandis que de Sambry, Harris, Henri, Paul et Crique se rendirent en mission diplomatique auprès du monarque.

Quant à von Ruff, il se réservait ses occupations favorites.

La flore de l'endroit l'attirait tout spécialement, et comme la veille déjà il s'était aperçu que les cotonniers s'y étalaient en grand nombre, il se proposa de concentrer sur eux ses observations agricoles de la journée.

De même que les autres il se rendit à sa partie.

Donc pendant que von Ruff herborisait et que sir William lançait ses impitoyables coups de feu, les autres explorateurs eurent pour objectif le tembé royal.

Sans aucun préambule le monarque les reçut, avec une affabilité particulière qui faisait bien augurer du reste de l'entretien.

De Sambry entra dans certains détails sur le but de leur exploration, et raconta à dessein les dernières collisions qu'ils avaient eues avec les négriers.

Curieusement on observa l'effet de cette révélation.

Le chef noir, en apprenant ces exploits, eut un mouvement de colère à l'adresse des marchands d'esclaves et une phrase ronflante d'admiration pour les actes des Européens.

— Les négriers sont des bandits qui nous volent nos femmes et qui tuent nos sujets, s'écria-t-il avec emphase.

— C'est pourquoi nous leur faisons la guerre, puisque vous êtes nos frères, répondit de Sambry calmement.

— Si j'avais des armes suffisantes je les combattrais à outrance.

— Vous ont-ils fait grand mal ?

— Il y a plusieurs lunaisons, ils ont brûlé mon village et ravi mes épouses.

— Et vous n'avez rien fait contre eux ?

— Je ne le pouvais, nous étions inférieurs en nombre.

— Y en a-t-il encore dans les environs ?

— Je ne sais ; depuis quelque temps ils nous ont laissés en paix.

— Espérez-vous que cela dure ?

— Non, cela ne dure jamais.



FLEURS ET FRUITS DU COTONNIER.

— Connaissez-vous Calao ?

A ce mot le nègre se leva d'un bond et ses yeux étincelants rou-
lèrent des éclairs.

— Calao ! hurla-t-il.

Il serra le poing, et menaçant le vide, il se confondit en vocifé-
rations.

— Oui, Calao.

— Voilà l'assassin, le brigand !

Et de nouveau sa rage furibonde sembla se dérouler sans bornes.

— Eh bien, nous le connaissons également, reprit l'Européen.

— Vous ?

— Oui, nous.

— Il vous a volés ?

— Non, nous l'avons battu.

Le monarque eut un soubresaut qui faillit renverser deux ou trois
de ses voisins d'audience.

Il fit quelques pas vers de Sambry ; et, le regardant bien en face,
avec dans les yeux un nuage d'incrédulité :

— Est-ce bien vrai ? interrogea-t-il.

— Je vous le jure par nos fétiches blancs.

Il n'y eut plus de doute possible pour l'indigène.

L'affirmation de l'Européen était trop catégorique, sa voix trop
ferme en la prononçant, que pour ne pas y croire.

D'ailleurs de Sambry ne laissa pas au monarque le temps des
appréciations et des hésitations.

— Nous avons même blessé mortellement Calao, ajouta-t-il.

— Blessé ! C'est impossible ! exclama l'autre, de plus en plus
stupéfait.

— Parfaitement.

Le nègre n'en revenait pas et avait l'air de toiser les explorateurs
comme des bêtes curieuses, à tel point que Criquet crut devoir,
selon son habitude, se mêler de la situation.

— Dommage que Mwama n'est pas ici, fit-il. Il pourrait exhiber
ses certificats.

— Ce qui est dommage, répondit Paul, c'est que vous n'en n'avez
point.

— Diantre ! si j'en possédais, je ne me ferais pas faute de les
montrer.

— Je n'en doute pas un seul instant.

— Au surplus, ces brevets sont de toute honorabilité.

— Lorsqu'on les a.

Cependant de Sambry, par la citation de détails importants, parvint à dissiper les derniers doutes du monarque, et ce fut alors une joie, une jubilation et un délire à faire crouler le tembé royal, déjà fort mal d'aplomb sur ses bases.

L'explorateur rejeta tout le bénéfice du résultat sur le compte de la puissance des fétiches blancs, qui, selon ses dires, avaient une autorité irrésistible.

Les indigènes écoutèrent, bouche béante, les démonstrations du voyageur et se suspendirent à ses lèvres.

Il leur conta l'audace, l'énergie et la force déployées par sa caravane, le massacre qu'ils avaient semé dans les rangs des négriers, la défaite de ceux-ci, leur fuite honteuse et les pertes que les armes européennes leur avaient occasionnées.

Il parla du nombre considérable d'esclaves qu'ils étaient parvenu à arracher aux mains de ces infâmes bourreaux, et auxquels ils avaient donné la liberté; et, comme preuve à l'appui, il offrait de faire comparaître devant le monarque, certains porteurs de l'expédition, qui avaient été délivrés dans ces conditions, et qui avaient voulu suivre, par pure reconnaissance, leurs sauveurs.

La stupéfaction du nègre touchait à son comble, et ses yeux illuminés débordaient de gratitude réelle. Puis, s'inclinant profondément devant de Sambry, il se mit à spalmodier quelques mots incompréhensibles.

— J'ai connu un autre homme blanc qui parlait comme vous, dit-il.

Les explorateurs tressautèrent.

— Un homme blanc! exclamèrent-ils d'une seule voix.

Le monarque parut un peu décontenancé de cette surprise subite.

— Oui, répéta-t-il, un homme blanc, un frère.

De Sambry n'y tint plus.

Il oublia tout pour ne songer qu'à ce qu'il venait d'apprendre.

— Parlez! fit-il. Parlez vite.

Le nègre ne se fit pas prier et raconta qu'il n'y avait pas très longtemps qu'un homme blanc avait passé par le village. Il était escorté d'une compagnie assez nombreuse de porteurs, et d'un matériel parmi lequel les fusils étaient en bonne partie.

Pendant quelques jours il avait résidé dans le village et il avait déclaré venir du royaume des Rouanda.

Cet homme blanc, comme les explorateurs, fraternisait avec les indigènes ; et, comme les explorateurs, il avait son fétiche.

Sans doute ce fétiche devait avoir fait une grande impression sur les naturels de l'endroit, car lorsqu'ils entendirent leur monarque en parler, ils se baissèrent tous respectueusement.

De Sambry s'aperçut de ce mouvement et, piqué de curiosité :

— Quel était donc l'effet de ce fétiche ? demanda-t-il.

— L'homme blanc avec le soleil dans une boîte.

Criquet faillit pouffer de rire.

— Et que faisait-il du soleil ? questionna de Sambry.

— Il plaçait sa boîte à terre, au moyen de bâtons, et nous faisait nous mettre devant. — Puis il se cachait sous un morceau d'étoffe sacrée, pour invoquer son Dieu, et lorsqu'il remettait la tête au jour, il nous montrait un morceau de verre ou de carton sur lequel son fétiche avait tracé notre image avec une justesse remarquable.

Décidément, les explorateurs trouvèrent le nègre d'une naïveté peu commune.

Criquet dut se retourner pour ne pas se laisser emporter par l'envie qu'il avait de crier au monarque qu'il ne s'agissait pas d'un fétiche mais d'un simple appareil de photographie.

Heureusement de Sambry sut profiter plus logiquement de la situation.

— C'était, en effet, un de nos grands fétiches, dit-il.

— Non seulement, reprit l'indigène, la boîte de l'homme blanc absorbait les hommes, mais encore elle s'emparait des villages, du fleuve, des montagnes, des forêts, pour les mettre sur le même morceau de carton.

Et tout l'entourage du nègre se mit à approuver ses paroles, en répétant : « le fétiche du soleil ».

Cependant, comme ce détail importait passablement peu aux voyageurs, de Sambry plaça la conversation sur un autre terrain.

— Et depuis quand l'homme blanc est-il parti ? fut sa demande.

— Je ne sais au juste.

— Comment se nommait-il ?

— Je l'ignore.

— Où allait-il ?

— Vers les Stanley-Falls.

- Par voie d'eau ?
- Oui, il est descendu le fleuve.
- Au moyen de canots ?
- Oui.
- Qui lui appartenaient ?
- Il les avait achetés ici.
- En avait-il beaucoup ?
- Plus de dix.

De Sambry réfléchit pendant une seconde, comme pour chercher dans son esprit quel pouvait bien être l'homme blanc dont parlait le naturel.

— Allait-il tout droit aux Stanley-Falls ? reprit-il.

— Il m'a dit que son plan était de suivre le fleuve sur toute son étendue pour rentrer ainsi dans son village ?

— Dans son village ! Quel village ?

— Où se trouvent ses parents et ses frères.

Criquet fit la grimace.

— C'était donc un paysan, cet homme blanc ? demanda-t-il.

— Pas du tout ! riposta de Sambry. Les indigènes ne font pas de différence entre une ville et un village. Pour eux toute l'Europe n'est qu'un bourg.

— Fameux géographes !

— Qu'y voulez-vous ?

On causa encore pendant quelque temps avec le monarque, mais il fut impossible d'obtenir de lui des renseignements plus exacts sur le compte du voyageur qui avait passé par son domaine.

Rentré au campement, on devisa sur les plans futurs, et il fut convenu que l'on suivrait l'itinéraire qu'avait pris l'explorateur inconnu.

Restait à savoir si l'on choisirait la voix de terre ou la voix du fleuve.

— Je crois que cette dernière sera la plus rapide, remarqua le chef.

— Bien entendu si nous trouvons des canots en nombre suffisant, répondit Henri.

— Il faut les chercher.

— On pourra, du reste, le savoir, bien vite.

— Nous chargerons Mwama de cette besogne.

— On pourrait au besoin, s'adresser dans les villages voisins.

— Naturellement.

Sir William, von Ruff et Mwama étant rentrés sur ces entrefaites, l'idée de de Sambry obtint l'acquiescement de tous, hormis celui du naturaliste, qui protestait ouvertement.

Il alléguait que le transport par eau était bien dangereux, et qu'il fallait peu de chose pour faire chavirer les embarcations et produire des accidents quelquefois irréparables.

Il s'exaltait sur les facilités évidentes qu'offrait la marche par terre, sans oublier de citer qu'on était actuellement bien outillé pour cette dernière combinaison.

Ses théories étaient émises par trop chaudement que pour ne pas laisser percer le motif qui les guidait.

Aussi s'en aperçut-on bien vite.

— Votre raisonnement est cousu de fil blanc, ricana Criquet.

Et le savant de se fâcher tout rouge et de s'écrier :

— Je prétends que....

Mais le Bruxellois lui coupa la parole.

— Vous prétendez qu'on herborise plus aisément dans les forêts que sur les flots, fit-il.

Von Ruff fut totalement décontenancé de cette riposte, à laquelle il ne s'attendait nullement.

— N'est-ce pas cela? demanda le malin Criquet.

Son camarade crut prudent de ne pas s'aventurer davantage dans son opposition, et il garda le silence.

— Du reste, reprit Criquet, l'herborisation sur le fleuve n'est pas un vain mot.

Von Ruff le toisa d'un air incrédule.

— Et qu'y trouverai-je? fit-il.

— Des nénuphars, parbleu.

— Jolie moisson!

— Une plante est une plante, me semble-t-il.

— Pour vous, peut-être.

Ce qui n'empêcha pas les explorateurs de convenir du trajet par eau, sans que l'on s'inquiétât encore des protestations de von Ruff.

Immédiatement Mwama fut envoyé à la recherche de canots, tandis que les autres compagnons s'occupaient du reclassement des bagages et du matériel.

Ainsi une partie de la journée se passait, jusqu'à ce qu'enfin Mwama revint au campement.

Il avait la figure contrariée et maugréait contre la mauvaise fortune.

— Impossible de trouver ce qu'il nous faut, maître, grommela-t-il.

— Comment?

— Il n'y a dans tout le village que quatre canots.

— Allons-donc !

— Je vous l'affirme, maître. Les autres sont en route pour la pêche.

— Diable ! Il nous en faudrait une douzaine.

— Je le sais, maître. Je me suis adressé partout.

— Et quand les pêcheurs rentreront-ils ?

— Dans cinq jours.

— C'est trop long. Nous ne saurions attendre.

— Faisons comme nous avons dit, maître.

— Chercher ailleurs ?

— Oui. Il y a à proximité deux ou trois tribus.

— Eh bien, vas-y ; mais hâte-toi. Je voudrais partir demain.

Le serviteur s'empressa d'obéir, et ne revint que vers le soir.

Seulement, il n'était pas seul.

Une troupe de nègres le suivaient, tirant derrière eux des chariots et véhicules de toutes les formes sur lesquels se trouvaient fixés, au moyen de cordes en lianes, des canots.

On en compta huit.

L'entrée de cette caravane improvisée fut accueilli par une satisfaction générale, et l'on traîna les embarcations derrière les tentes.

— Voilà ce qui s'appelle ne pas perdre de temps, fit le chef.

Comme il fallait payer d'avance une partie du prix de location, on réunit les propriétaires des bateaux et l'on s'exécuta.

La redevance était très élevée, mais il fallut bien passer par là.

Ensuite on régla avec les nègres, les autres détails du voyage.

Il était convenu qu'on aurait jouissance des embarcations jusqu'aux Stanley-Falls, et qu'arrivé en cet endroit, les propriétaires se trouveraient dégagés.

On essaya de leur faire conclure pour un trajet plus long, mais on se buta contre un entêtement prémédité.

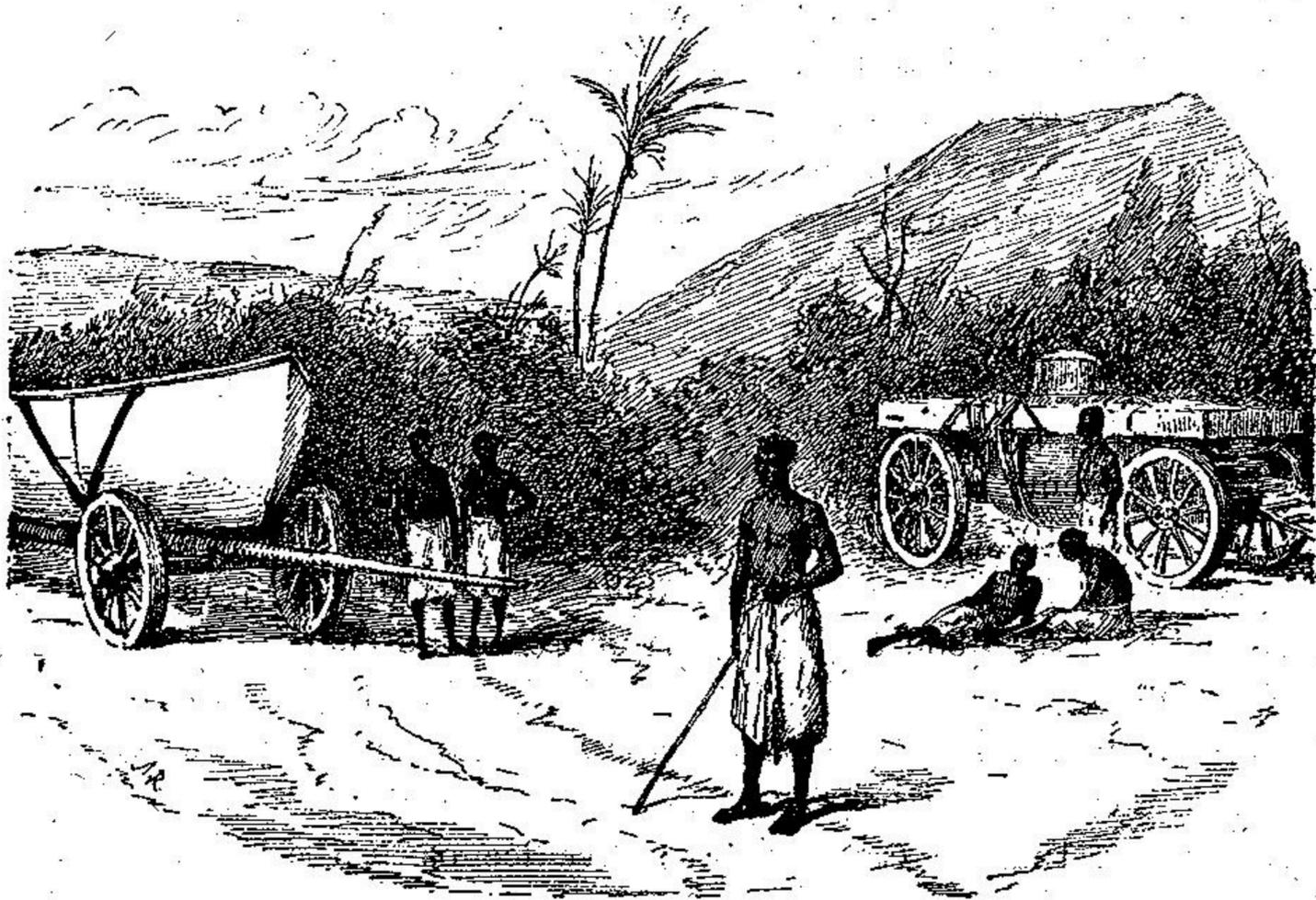
Sous aucun prétexte, pour aucune raison et pas même contre un prix fabuleux, les naturels acceptaient un engagement plus large.

Ils prétendaient que le fleuve de l'autre côté des Falls était hanté par de mauvais esprits qui faisaient impitoyablement chavirer les canots des audacieux qui s'y hasardaient ; que bien de leurs frères avaient été engloutis de la sorte, et que les explorateurs eux-mêmes étaient, dès à présent, certains d'y trouver la mort.

Tous ces beaux discours furent appuyés d'une gesticulation où la frayeur tenait la partie dominante, sans qu'il fut possible de la calmer par quoi que ce fût.

Sir William était sur le point de se fâcher et se sentait dans les doigts des démangeaisons.

- J'aurais bien du plaisir à secouer un peu ces poules mouillées, fit-il.
- Ils le méritent vraiment, répondit Criquet.
- Vit-on jamais pareille stupidité ?
- Et pareille couardise !
- Vous-êtes donc de mon avis, Criquet ?
- Textuellement, sir William.



ON TRAÎNA LES EMBARCATIONS DERRIÈRE LES TENTES. (P. 312.)

Chose qui arrivait si rarement que les deux compagnons en furent réellement heureux.

De Sambry conclut avec les indigènes jusqu'aux Stanley-Falls.

- Et après ? demanda Criquet
- Nous en trouverons d'autres.
- Évidemment, confirma Henri.
- C'est égal, reprit Criquet, je donnerai une leçon à ces poltrons. Je vous jure qu'au premier rapide que nous rencontrerons, je me charge de faire à une demi-douzaine d'entre eux piquer une tête dans le fleuve, pour leur faire faire la connaissance des esprits qu'ils redoutent.

— Voyons, pas de sottises, n'est-ce pas, Criquet? riposta le chef.

— Je vous jure que je le ferai.

— Ce serait une punition méritée, ajouta sir William.

Quoi qu'il en fut, les arrangements avec les indigènes étant vidés, et le soir s'annonçant, on décida de se retirer dans les tentes pour le repas.

Par mesure de précaution et pour éviter toute désertion de la part des cédants, on renforça la garde des canots de plusieurs porteurs de l'expédition, sous les ordres du fidèle Mwama.

Ainsi l'on était sûr de ne pas être volé.

Le jour avait fui complètement et la nuit venait à grands pas, avec son cortège d'ombres.

Les fleurs fermaient leurs calices et les insectes s'en allaient faire leur sieste quotidienne sous les herbes, tandis que le murmure des eaux du fleuve se joignait au bruissement mystérieux du zéphire qui jouait entre les branches.

Le grand calme envahit la nature, embaumé par les senteurs des bois et de la plaine.

Au firmament brillèrent les innombrables étoiles, surveillées par le regard moqueur de la lune dont l'éclat narguait le leur.

De-ci de-là, le hurlement d'une hyène cherchant sa proie, ou le cri nocturne d'un hibou à l'affût d'un morceau de chair.

C'était tout.

Mais cette nuit si douce devait apporter aux explorateurs certaines appréhensions.

Bien avant l'aurore Cathérine fut réveillée par un malaise subit.

Ses tempes battaient à se rompre, ses veines semblaient charrier du métal en fusion et une lassitude insupportable immobilisait ses membres.

D'abord elle crut à une douleur passagère, une de ces indispositions si communes dans ce pays des souffrances, et elle s'efforça de retrouver dans le sommeil l'oubli de son mal.

Vains efforts.

Ses paupières alourdies se refusèrent au repos; le vide était rempli d'images sinistres et impalpables qui s'entrecroisaient dans un mouvement vertigineux, tandis qu'une soif ardente collait l'une sur l'autre ses lèvres.

Courageuse comme elle était, la fiancée de Henri voulut réagir contre cette torpeur, et ne point causer d'alarmes à ses compagnons de voyage.

Elle se roulait sur sa couche, en proie à des sensations pénibles, mais avec l'idée fixe que le premier rayon du jour viendrait dissiper sa douleur.

Pourtant, malgré ses tentatives, elle n'y tint bientôt plus, et se résolut d'appeler à son aide Nkéré, qui partageait sa chambre.

La négresse fit flamber une allumette et accourut près de sa maîtresse.

D'un coup d'œil elle comprit.

— C'est la fièvre, se dit-elle.

Puis, avec une insistance que Cathérine essayait vainement de combattre, elle alla chercher le docteur Harris.

Naturellement, pareil mouvement à une heure aussi indue, avait fait sauter tout le monde à bas de son lit, et l'on se demandait anxieusement jusqu'où il y avait péril en la demeure.

Le docteur ne fut pas long à se convaincre.

Après un examen sommaire de Cathérine, il sut à quoi s'en tenir. Il appela de Sambry, et lui prenant le bras :

— Je crains, fit-il.

— Est-ce dangereux ? demanda l'autre.

— La fièvre s'annonce carrément.

— Que pensez-vous ?

— Je ne saurais rien affirmer pour le moment ; mais je crains plus que je n'espère.

On s'empressa autour de la malade, et ce fut à qui lui donnerait les meilleurs soins.

Sans perdre une minute, Harris agit en homme de la science, et puisa dans ses médicaments ce qu'il trouvait de plus énergique pour arrêter le mal.

De Sambry était soucieux.

— Pauvre jeune fille ! dit-il. Comme elle souffre !

— Et avec quelle résignation ! répondit sir William.

En effet, Cathérine usait de toutes ses forces pour dominer ses souffrances, et son regard presque souriant errait complaisamment sur le cercle des amis qui l'entouraient.

Henri, les larmes aux yeux, se tenait à son chevet et la consolait par quelques unes de ces paroles que seul un fiancé trouve pour sa fiancée.

Enfin le docteur réclama pour elle le repos et la solitude, et pria tout le monde de se retirer.

Il était encore fort tôt dans la nuit.

Malgré la fatigue inhérente à la vie en Afrique, personne ne songea à reprendre les douceurs du lit.

Il semblait que quelque chose de sombre, de terrible, de navrant, planait sur eux et les empêchait de penser à leur propre personne.

Von Ruff même, d'ordinaire si insensible à ce qui se passait autour de lui, se confondait en lamentations.

Il en oubliait jusque ses plantes et ses fleurs, ses insectes et ses minéraux.

— Vraiment, c'est malheureux ! répétait-il.

— Il y a une chose que je ne comprends pas, dit Criquet.

— Quoi donc ?

— C'est que cela doit justement arriver à Cathérine.

— A coup sûr, la chose est pénible.

— Voulez-vous croire que je préférerais que ce fût moi au lieu de Cathérine ?

— A vrai dire, je consentirais à en prendre ma part.

— Parole d'honneur ?

— Parole d'honneur.

Criquet lui tendit la main.

Le savant, sans comprendre, lui passa la sienne, que le Bruxellois serra fortement.

— Et bien, von Ruff, merci, dit-il.

— Pourquoi donc ? demanda l'autre un peu confus.

— Pour votre bonne intention à l'égard de Cathérine.

— C'est mon devoir, mon ami.

— Je le sais, mais il ne se pratique pas toujours.

Cependant l'état de Cathérine renversait singulièrement les plans des explorateurs.

— Il ne faut plus songer au départ, fit de Sambry.

— Oh non, confirma sir William.

— Nous resterons jusqu'à complet rétablissement.

— Naturellement.

De commun accord on convint d'agir ainsi, et l'on continua à s'approfondir en raisonnements de pitié à l'adresse de la sœur de Paul.

— Nous prendrons en conséquence nos arrangements avec les propriétaires des canots, dit le chef.

— En somme, fit sir William, quelques jours de différence ne feront pas un grand mal à notre expédition.

— Ils permettront à von Ruff d'herboriser et à Cathérine de se remettre, ajouta le Bruxellois.

— Maudite fièvre ! s'écria l'Anglais.

— La terreur de ce pays !

— C'est le cas de le dire.

— Pourvu qu'elle en réchappe !

XXVI

SUR LE CONGO

Insensiblement la nuit s'écoulait, tenant les explorateurs dans des transes mortelles, et le docteur penché sur la malade

Il ne pronostiquait pas précisément une issue fatale, mais il ne disait pas non plus beaucoup de bien.

La fièvre était assez intense, sans toutefois avoir déjà un caractère alarmant, ce qui n'empêcha pas Harris de se rallier à l'idée émise par de Sambry de suspendre, jusqu'à nouvel ordre, la marche en avant.

L'aurore vint à son heure, insouciant de ce qui se passait sur la terre, et jetant à foison ses paillettes lumineuses.

On était toujours sous le coup d'une anxiété fébrile, et on entourait le docteur pour avoir de lui quelque certitude, lorsque Cathérine fit mander de Sambry.

Le chef s'empressa de courir auprès d'elle.

A son grand étonnement, il la trouva debout, l'œil en feu, mais les traits paisibles, quoique creusés.

La jeune fille reflétait un courage héroïque.

— Vous m'avez appelé, Cathérine ? interrogea l'explorateur.

Elle affirma de la tête ; puis brusquement :

— Partons-nous ? ajouta-t-elle.

Le chef ne sut quelle contenance prendre.

— Non, répondit-il, nous avons décidé de prolonger notre repos de quelques jours

— Pourquoi ? fit Cathérine d'un ton singulier.

— Parce que... parce que rien ne presse.

La jeune fille s'efforça de sourire.

— Ce n'est pas la la raison, dit-elle. Du reste, voilà un changement inexplicable, puisque hier tout était prêt pour le départ.